

DE L'USAGE DE LA MÉTAPHORE EN PHILOSOPHIE REFLEXION A PARTIR DE LA PENSÉE D'ORTEGA Y GASSET

Anne Bardet, Centré Prospéro – Langage, image et connaissance, Université Saint-Louis - Bruxelles

Lorsqu'un écrivain censure l'usage de métaphores en philosophie, il révèle simplement sa méconnaissance de ce qu'est la philosophie et de ce qu'est la métaphore [...]. La métaphore est un instrument mental indispensable, elle est une forme de pensée scientifique.¹

Que l'on considère la métaphore comme un procédé ou un résultat, une forme d'activité mentale ou l'objet auquel on parvient à travers elle, Ortega y Gasset souligne à plusieurs reprises qu'« un manque d'attention injustifié de la part des scientifiques maintient la métaphore en situation de *terra incognita* »².

Si ses succès dans le registre artistique, et plus particulièrement poétique, ne sont plus à démontrer, le philosophe espagnol constate un grand mépris pour la métaphore dans les discours dits scientifiques et se propose de la réhabiliter dans ce domaine. S'intéressant plus particulièrement à la manière dont la métaphore peut se révéler à même de servir le discours philosophique, il cherche à dépasser l'opposition traditionnelle entre métaphore et concept. En effet, la métaphore apparaît non seulement comme un moyen permettant une expression plus exacte, et partant, une meilleure communication, mais elle est en outre un outil de compréhension pour celui qui l'élabore³.

A partir de là, nous souhaiterions explorer la manière dont le philosophe madrilène, ayant lui-même souvent recours à la métaphore, insiste ainsi sur le rôle de l'imagination au sein du processus de connaissance, faisant de la raison et de l'imagination des facultés qui ne sont plus exclusives l'une de l'autre, mais, qui au contraire, doivent pouvoir fonctionner ensemble sur le terrain philosophique.

Nous voudrions par ailleurs faire ressortir l'importance de la métaphore au-delà des discours qui l'intègrent. En effet, si le philosophe doit s'appuyer sur elle, c'est aussi parce qu'elle occupe une place centrale au sein de la vie humaine – la tâche suprême de la philosophie consistant, d'après notre auteur, à penser cette vie humaine. Non seulement la métaphore constitue le soubassement de la réalité quotidienne de l'homme⁴, mais elle permet en outre d'augmenter cette dernière : « La métaphore est probablement la puissance la plus fertile que possède l'homme. Son efficience arrive à toucher les confins

¹ Ortega y Gasset J. *Obras Completas*, Madrid, Taurus, 2004-2010, tome II, p. 505.

² *Ibid*, tome I, p. 673.

³ « Nous n'en avons pas seulement besoin pour rendre notre pensée compréhensible pour autrui ; nous en avons absolument besoin pour penser nous-mêmes certains objets difficiles. En plus d'être un moyen d'expression, la métaphore est un moyen essentiel d'intellection », écrit ainsi le philosophe espagnol (*Ibid*, tome II, p. 508).

⁴ « Nous ne trouvons presque pas autre chose dans l'histoire de l'homme que des métaphores. Supprimons de notre vie tout ce qui est métaphorique : nous nous en trouverons réduits de neuf dixièmes. Cette fleur imaginative si faible et minuscule forme la couche inamovible du sous-sol sur lequel repose notre réalité de tous les jours, de la même manière que les îles Carolines s'appuient sur des récifs de corail », écrit Ortega, cité par A. E. Brochard, « Teoría de la metáfora en José Ortega y Gasset », p. 11.

de la thaumaturgie et ressemble à un travail de création que Dieu oublia à l'intérieur de l'une de ses créatures à l'époque où il lui donna forme, comme le chirurgien distrait laisse un instrument dans le ventre du patient. Toutes les autres puissances nous maintiennent ancrés dans le réel, dans ce qui est déjà. Nous pouvons tout au plus additionner ou soustraire les choses entre elles. Seule la métaphore rend l'évasion possible et crée entre les choses réelles des récifs imaginaires, florisson d'îles en apesanteur »⁵.

MOTS-CLES : Ortega y Gasset, métaphore, philosophie, science, imagination.

⁵ Ortega y Gasset J., *La déshumanisation de l'art*, trad. A. Struvay et B. Vauthier, Paris, Allia, 2011, pp. 49-50.